

Les raisons d'un rejet

Entretien de Lucien Scubla avec Nicolas Journet. Un extrait de cet entretien sera publié très prochainement dans la revue Sciences Humaines.

Il m'arrive ici ce qui arrive ordinairement aux modérés. Les péripatéticiens me tiennent pour un cartésien et les cartésiens s'étonnent que je ne me rende pas à toutes leurs lumières prétendues. Car quand je parle à des gens entêtés de l'école, qui traitent des Cartes avec mépris, je rehausse l'éclat de ses qualités, mais quand j'ai affaire à un cartésien trop zélé, je me trouve obligé de changer de note afin de rabaisser un peu cette opinion trop haute qu'ils ont de leur maître.

Leibniz

N. J. – Quelle est la place de René Girard dans le champ des sciences humaines ? S'agit-il vraiment d'un anthropologue ?

L. S. – Oui, sans aucun doute. Sauf si l'on refuse de reconnaître un chercheur à ses œuvres, comme on reconnaît un arbre à ses fruits. Tout le monde convient que Fermat, juriste de formation, et conseiller au Parlement de Toulouse, fût avant tout mathématicien. Il serait futile de le définir par ses titres ou son gagne-pain (« M. votre conseiller de maximis et minimis », écrivait Descartes, avec mépris, au P. Mersenne) ». C'est en ce sens que Girard, chartiste de formation et professeur de littérature aux Etats-Unis, est avant tout anthropologue. Certes, ce n'est pas un ethnologue. Mais l'anthropologie ne se réduit pas à l'ethnologie. L'une vise à expliquer la diversité des cultures par des principes généraux et des invariants transculturels, l'autre à décrire et inventorier toutes les formes singulières qu'elles peuvent revêtir ici ou là. Les anthropologues proprement dits ne sont d'ailleurs pas légion. Quatre, tout au plus, pour la France du siècle dernier : Lévi-Strauss, Leroi-Gourhan, Dumont ... et Girard.

En effet, *La Violence et le sacré* est, sans conteste, un grand ouvrage d'anthropologie, au sens classique du terme. Cet ouvrage relance et renouvelle profondément la question du sacrifice, abandonnée pendant un demi-siècle par la recherche académique, en la reprenant d'un point de vue morphogénétique. Il tente de reconstituer la dynamique interne de la vie sociale et le processus même d'humanisation, de comprendre les conditions d'émergence de communautés stables, en mettant au jour les mécanismes qui leur permettent de réguler leurs facteurs internes de dissension. Il aboutit ainsi à une théorie générale de la culture qui réhabilite et renforce l'hypothèse de l'origine rituelle de la guerre, de la chasse et de la domestication. Le sacrifice, en effet, exige à la fois de capturer des victimes humaines ou animales à l'extérieur du groupe et de les assimiler au point de devenir des substituts rituels de membres de la communauté. Le captif, dont la vie est épargnée, peut ensuite devenir un serviteur rituel puis un esclave à des fins économiques, et l'animal, passer du statut de victime propitiatoire à celui bête de somme ou de source de nourriture. Girard donne une explication lumineuse de cette généalogie, passée de mode chez les ethnologues, mais redécouverte depuis peu par les archéologues.

Même lorsqu'il utilise les matériaux littéraires, c'est toujours à des fins anthropologiques. Romans ou tragédies sont pour lui des documents ethnographiques. Son premier livre est une théorie du roman, mais surtout une théorie du désir triangulaire, dont les deux grandes formes, celle de la médiation externe et celle de la médiation interne, sont rapportées à deux types de

société opposés. Les sociétés aristocratiques, c'est-à-dire holistes et hiérarchiques, et les sociétés démocratiques, individualistes et égalitaires. Ces deux types sont illustrés par deux petits mondes proustiens, l'univers familial de Combray et le salon Verdurin, que Girard compare expressément à des cultures fermées et qu'il décrit avec la minutie d'un ethnographe. Il y repère déjà la centralité du religieux et l'importance du mécanisme de la victime émissaire.

Bref, le travail de Girard est d'entrée de jeu de nature scientifique. Son point de vue n'est pas celui d'un théoricien de la littérature, ni d'un philosophe, ou encore d'un théologien. Ses modèles ne sont ni Sainte-Beuve ou Lanson, ni Kant ou Hegel, ni Saint Augustin ou Saint Thomas. Travaillant à la charnière de la nature et de la culture, il se réclame expressément et à bon droit, d'un côté, de Darwin et de Konrad Lorenz, de l'autre, de Durkheim et de Hocart.

N. J.– Mais alors pourquoi Girard est-il ignoré ou rejeté par la communauté anthropologique ?

L. S. – Tout d'abord, parce que les chercheurs vivent en vase clos. Ne faisant pas officiellement partie de la communauté anthropologique, Girard n'a pas bénéficié de la considération que les ethnologues, qui n'en sont pas moins hommes, accordent d'abord ou réservent à leurs pairs.

Ensuite parce que son œuvre s'est développée à un moment où la profession abandonnait successivement tous les grands paradigmes théoriques pour se replier sur la description ethnographique.

Ajoutons à cela que les concepts fondamentaux utilisés par Girard pour penser la dynamique du lien social – ceux de « crise sacrificielle » et de « mécanisme victimaire » – comme les notions d'« état de nature » et de « contrat social » de la philosophie politique, dont ils sont une version améliorée, exigent, pour être bien dégagés et bien compris, de se représenter des états limites. Ils ne peuvent être bien saisis qu'à l'aide de ce qu'on nomme des « expériences de pensée ». Hobbes et Rousseau l'avaient parfaitement compris. Ils savaient que le principe d'inertie, pilier de la mécanique classique, et la loi de chute des corps dans le vide, première loi mathématique, n'auraient pas pu être obtenus autrement. Et ils voulaient accomplir le même type de révolution pour penser l'ordre social. Ils savaient que l'état de nature était une fiction théorique, comme le mouvement purement inertiel, mais tout aussi indispensable que lui. Or, ce savoir a généralement été perdu par les esprits de formation littéraire. Girard est une heureuse exception. Mais cela même contribue à l'isoler. L'essentiel de sa théorie n'est tout simplement pas compris.

Malgré tout cela, ses deux premiers livres ont été remarqués quelques bons esprits. Reliée à une théorie des structures sociales, sa théorie du désir triangulaire a obtenu l'estime aussi bien d'un philosophe marxiste comme Lucien Goldmann que d'un sociologue libéral comme Jean Baechler.

Sans avoir le retentissement mérité, *La Violence et le sacré* été assez bien reçu par certains historiens et anthropologues de la religion. Sa parution a tout de suite été saluée par un grand théoricien du rituel comme Victor Turner. Dans les milieux francophones, elle a conduit les africanistes, notamment Jean-Claude Muller, à réhabiliter la théorie frazérienne du roi bouc émissaire, et à s'intéresser à nouveau aux rites sacrificiels. Il arriva même à un océaniste, disparu depuis, de recommander à ses étudiants de lire l'ouvrage de Girard toutes affaires cessantes.

La parution de *Des choses cachées depuis la fondation du monde*, en 1978, changea totalement la donne. Girard y proposait une nouvelle interprétation, anti-sacrificielle, de la religion chrétienne, qui se présentait en même temps comme une nouvelle apologie du

christianisme. Plébiscité par le grand public, ce livre eut un effet répulsif sur la communauté scientifique. Son contenu lui aliéna d'entrée de jeu un nombre appréciable de chercheurs, mus par un anti-christianisme viscéral ou seulement allergique à cette religion. D'aucuns, qui avaient apprécié *La Violence et le sacré*, eurent le sentiment d'avoir été abusé par un prédicateur déguisé en anthropologue, et ne voulurent plus en entendre parler. Seuls quelques-uns restèrent sur le terrain strictement scientifique, admettant que son interprétation du christianisme était contestable ou contribuant eux-mêmes à la réfuter par des arguments en bonne et due forme, mais tout en reconnaissant que cela n'invalidait en rien ses travaux antérieurs. Leur voix fut couverte par la clameur générale.

Les uns opposèrent la sagesse du sacrifice grec à l'*hubris* du sacrifice chrétien : Athènes contre Jérusalem, Prométhée contre le Crucifié. D'autres ironisèrent sur l'évangile selon saint Girard. Très vite, la réputation de notre auteur devint sulfureuse. Telle sommité refusa de le rencontrer. Telle autre de participer à un colloque, ou de contribuer à un numéro de revue, où une place quelconque lui était faite. « On ne prononce pas ce nom ici, Monsieur », entendit-on dans tel ou tel séminaire. Et la situation ne s'est pas améliorée depuis, malgré les efforts entrepris par le CREA, dans les années 1980, et la parution, en 1991, d'un excellent travail de terrain de Simon Simonse sur la monarchie sacrée, *Kings of Disaster*, qui montre à merveille la pertinence des hypothèses girardiennes et la possibilité de les compléter avec des concepts empruntés à Bateson.

Il serait fort imprudent pour un jeune chercheur de vouloir faire carrière en anthropologie en se réclamant ouvertement de Girard. Il lui faut, selon la devise cartésienne, avancer masqué. Peu s'y risquent, et on les comprend. Seuls quelques historiens, philosophes, ou spécialistes de la littérature médiévale acceptent des thèses utilisant des outils girardiens. Une fondation récente, *Imitatio*, créée par un mécène américain pour promouvoir des travaux scientifiques inspirés par la théorie mimétique, et relayée en France par l'association Recherches Mimétiques, parviendra peut-être à changer les choses. Mais cela demandera du temps et de nombreux efforts.

N. J. – Mais, vouloir expliquer tout, depuis l'origine de la culture et de la religion jusqu'à l'anorexie chez la jeune fille moderne, en passant par la psychologie des héros de romans, n'est-ce pas un peu démesuré ?

L. S. – On ne peut pas reprocher à une théorie d'être ambitieuse. Son intérêt est de révéler des liens étroits entre des choses qu'on croyait indépendantes. Voyez la théorie de la gravitation. Newton trouve une formule très simple qui explique à la fois, et avec une précision étonnante, le mouvement des planètes et des astres dans le ciel, la chute des corps et le phénomène des marées sur terre. Girard a raison de tenter le même type de synthèse en anthropologie. Ce qui est déplorable, c'est plutôt l'indigence théorique des sciences de l'homme. Le mal est ancien. Hocart déplorait déjà que l'on confondît la science avec l'érudition. On se contente d'amasser des faits, disait-il, alors qu'il faudrait trouver des leviers – c'est-à-dire des hypothèses et des concepts – pour soulever la masse des faits déjà accumulés. La situation s'est encore aggravée avec les courants dits post-modernes ou post-coloniaux. Les prétendus faits relevés par l'ethnologie classique seraient des entités illusoire ou des constructions artificielles. On dénonce à qui mieux mieux les illusions totémique, sacrificielle, mythique, etc. Les systèmes de parenté eux-mêmes et les ethnies ne seraient que des objets imaginaires, etc.

Girard est aux antipodes de ce nihilisme intellectuel. Au lieu d'assimiler l'anthropologie à la littérature, il traite la littérature comme un document anthropologique. Il faut s'en réjouir. Son tort n'est pas d'élaborer une théorie avec de nouveaux concepts, c'est de vouloir d'aller

trop vite en besogne et de brûler les étapes. Il est prématuré, et probablement impossible, de tout expliquer par le seul mimétisme. La théorie mimétique, par exemple, est incapable de nous dire pourquoi les sacrifices sanglants, comme d'ailleurs la chasse et la guerre, sont partout des tâches exclusivement masculines. Or, cette règle est si impérieuse que même le prêtre catholique, parce qu'il célèbre le sacrifice de la messe, lui est encore soumis.

Il y a, en réalité, chez Girard, trois théories partielles, compatibles entre elles, mais relativement autonomes : théorie du désir triangulaire ou mimétique, théorie du mécanisme victimaire et du sacrifice, théorie de la révélation judéo-chrétienne. Chacune d'entre elles contenant, en proportion variable, des points forts et des points faibles. La partie la plus solide est selon moi la théorie du sacrifice, qu'il est assez facile d'amender et de compléter, comme je l'ai montré ailleurs. Mais Girard, quant à lui, présente depuis trente ans l'ensemble de sa théorie comme un bloc intangible. Il a même durci sa position en prétendant déduire la théorie mimétique tout entière de la révélation chrétienne : sans elle, affirme-t-il, les hommes n'auraient jamais découvert la nature du mécanisme victimaire. Cela a beaucoup contribué à l'isoler.

Mais ses détracteurs ont tort, de leur côté, de tout lui refuser en bloc, de jeter le bébé avec l'eau du bain.

Entre ces deux attitudes dogmatiques, les rares chercheurs qui tentent d'améliorer la théorie à partir d'une position plus nuancée ont du mal à faire entendre leur voix.